Devenir un homme, tuer l'enfant en soi

DAVID JACKSON

David Jackson est impliqué dans un programme de sensibilisation des hommes à la santé. Il est l'un des fondateurs du Nottingham Agenda*, un programme de lutte contre la violence chez les hommes. Auparavant professeur d'anglais dans un établissement secondaire polyvalent (sans critères d'entrée sélectifs), auteur d'ouvrages sur la pédagogie, il travaille essentiellement sur la question des hommes et de la masculinité.*

En Angleterre, une image floue de vidéosurveillance reste gravée dans la conscience publique. On y voit l'un des garçons tenir la main du petit James, tandis que l'autre les précède de quelques mètres. On pourrait croire qu'ils le ramènent à sa mère. Mais nous savons qu'ils le conduisent hors du centre commercial de Bootle, à Liverpool, et qu'en l'éloignant de sa mère, ils le mènent vers sa mort.

Ce qui choque dans cette image, c'est l'apparente confiance que sous-entend la main tenue, et la manière dont cette confiance est brutalement sapée par la connaissance de ce qui a suivi. Cette tension paradoxale au cœur même de l'image inspire au spectateur un sentiment d'impuissance. « *Si seulement nous avions pu intervenir à ce moment* », semble-t-il murmurer.

Sans doute un désir et un désespoir similaires remplissent d'amertume les 38 personnes qui ont vu les contusions et les éraflures au front de James, mais qui n'ont pas réagi. C'est un des éléments qui m'a le plus intrigué à la lecture des dépositions du procès.

Si nous voulons nous défaire de l'emprise paralysante de la culpabilité et de l'impuissance, il faut comprendre les raisons pour lesquelles les deux garçons ont agi ainsi. Je ne parle pas ici de « la » vérité, qu'il sera impossible de jamais connaître. Je ne cherche pas « la » cause unique. Mais il y a urgence à réexaminer les données ignorées ou mal comprises de l'affaire. J'espère que ce texte apportera un nouvel éclairage sur les mesures à prendre pour empêcher les meurtres d'enfants commis par des enfants.

Il faut tout d'abord dénoncer les rumeurs, les mythes et les jugements simplistes qui génèrent des confusions et qui ont déjà commencé à masquer l'entière complexité de l'affaire. Le meurtre de James Bulger n'est pas la « monstrueuse anomalie de la nature » [1] décrite par la police. Il ne traduit pas, tel que voudrait le faire croire le juge dans son résumé de l'affaire, « *une malfaisance et une barbarie sans précédent* » [2]. Ce meurtre n'est pas non plus « *un incident monstrueux, pour qu'une cruauté si effroyable se manifeste chez deux jeunes garçons* », tel que le présentait Lord Denning dans le *Sun* du 25 novembre 1993.

Faire du meurtre un événement monstrueux, une « anomalie » ou une « atrocité extrême », c'est nous enfoncer dans notre impuissance à apporter une réponse adéquate à l'événement. La responsabilité qui nous incombe de comprendre et de combattre les contraintes individuelles et sociales qui produisent un tel événement s'en trouve diminuée d'autant. Ce phénomène de diabolisation des garçons éloigne du domaine social les motifs pour lesquels ce meurtre a été commis. Notre désespoir et notre impuissance en ressortent augmentées [*].

Il est important d'insister sur le fait suivant : si les deux garçons manifestaient de profondes perturbations émotionnelles, ils « *ne présentaient aucune malformation. Ils étaient d'une intelligence moyenne, et fréquentaient les cours primaires d'une église anglicane où leur était enseignée la différence entre le bien et le mal.* » [3] Le rapport psychiatrique effectué sur Jon Venables établit clairement qu'il « *comprenait le concept de mort et sa permanence, et était à même de distinguer le rêve de la réalité* » [4]. Quant à Robert Thompson, il était « *complètement orienté dans le temps et l'espace et ne présentait aucun symptôme d'une maladie mentale grave comme une psychose ou une dépression* » [5].

Ce que je cherche à démontrer, c'est qu'en dépit d'un meurtre exceptionnel en degré et en intensité, les deux garçons n'étaient ni des « monstres de la nature », ni de diaboliques exceptions. Ils faisaient montre d'un grand nombre des pulsions caractéristiques de la virilité agressive hétérosexuelle, que l'on présente en modèle aux garçons, et dont cherchent à faire preuve la plupart des individus « mal dans leur peau ». Bien que de manière extrême, les deux garçons se sont fermement inscrits dans la continuité de cette tendance masculine à la violence sexuelle.

David James Smith a montré qu'il existe, en Grande-Bretagne, une histoire secrète de meurtres à peu près semblables. Certains ont été déguisés, d'autres étouffés. Mais il est prouvé que « *des cas similaires se sont produits en Grande-Bretagne, récemment, moins récemment, et à des époques plus lointaines* » [6].

En 1988, à Borehamwood, « *un garçon âgé de 12 ans a kidnappé sur une aire de jeux une fillette de deux ans. Il l'a forcée à parcourir presque deux kilomètres, pour l'amener auprès d'un talus de voie ferrée. Là, il a pressé son visage contre un sol meuble, jusqu'à provoquer son étouffement. Au cours du trajet de 40 minutes qui*

1 - *Daily Express*, 25 novembre 1993.

2 - *Guardian*, 25 novembre 1993.

* - *Note des éditeurs* : Quand nous traduisons, le féminin l'emporte parfois sur le masculin.

3 - Mark Thomas, *Every mother's nightmare : the killing of James Bulger*, Pan, 1993, p. 226.

4 - David James Smith, *The sleep of reason : the James Bulger case*, Century, 1994, pp. 176-177.

5 - *Ibid.*, p. 188.

6 - *Ibid.*

avait suivi le kidnapping, ils avaient été vus par un total de 17 personnes. Le garçon n'avait jamais été l'auteur de violences auparavant, il n'avait pas d'antécédents judiciaires. » [7]

Dans son article « La violence à la télévision et la protection des enfants », Elisabeth Newson relate un événement similaire : « *Deux écoliers, âgés de 10 et 11 ans, doivent comparaître en justice aujourd'hui. Ils sont accusés d'avoir torturé un garçon de 6 ans sur une voie de chemin de fer. Il semble qu'ils aient tenté de le forcer à s'électrocuter sur une voie ferrée, à Newcastle, la semaine dernière. Également accusés de blessure au bras pratiquée avec un couteau, ils comparaîtront devant le tribunal pour enfants de Newcastle, avec les charges de menaces de mort et de trois délits de voies de fait, pour attentat à la pudeur, contre le garçon et ses deux frères, âgés de 7 et 10 ans.* » [8]

Les manchettes des journaux à grand tirage ressassent les clichés populistes qui brouillent les esprits et nuisent à toute tentative critique de compréhension de l'affaire. C'est surtout sur l'éclatement des foyers qu'est mis l'accent. « Le morcellement des familles mène les enfants au crime » braille une manchette du *Sun* [9]. Puis viennent les autres thèmes : méfaits de la télévision, parents uniques, absentéisme scolaire et enfants livrés à eux-mêmes, en particulier dans les quartiers défavorisés.

Pour mystifier davantage l'affaire, les deux grands partis politiques ont fourni les explications que l'on pouvait attendre d'eux. Pour les travaillistes, la récession économique et l'absence de mesures sociales aboutissent au non-respect de la loi et à la violence. Tony Blair, alors porte-parole de l'opposition pour les affaires intérieures, faisait simplement remarquer, dans un article publié par le *Daily Mirror*, que des meurtres commis par des enfants de 10 ou 11 ans ne devraient pas exister. « *L'explosion des foyers, les mauvaises conditions de logement, le faible niveau d'instruction, le manque d'emploi ou de formation et l'absence d'espoir ou de perspective, tout cela a des conséquences sur la manière dont un enfant se développe* » [10], expliquait-il.

La Nouvelle Droite, avec son populisme autoritaire [11] et son insistance sur les valeurs traditionnelles de la famille, a désigné comme boucs-émissaires les

7 - *Ibid.*, p. 7.

8 - Elizabeth Newson, « Video violence and the protection of children »,1994. Texte dactylographié.

9 - *Sun*, 25 novembre 1993.

10 - *Daily Mirror*, 22 février 1993.

11 - L'expression est de Stuart Hall, *The hard road to renewal*, Verso, 1988. *Ndé* : il s'agit ici des conservateurs anglais, et non pas de collègues des crypto-nazis français de la « Nouvelle Droite».

parents uniques, et les mères en particulier. Le lendemain du verdict, on avait l'impression que les quotidiens se livraient au procès des mères. Dans quelle mesure leur négligence à l'égard de leurs enfants et leur incapacité à assumer leur rôle de parent ont-t-elles contribué au meurtre ? Interrogées, Mme Thompson et Mme Venables semblaient sur la défensive, se justifiaient, cherchant plutôt à se disculper qu'à fournir des éléments d'explications.

Ce climat populiste cadre parfaitement avec le discours habituel de la droite : face à la menace que font peser sur la société quelques « monstrueuses anomalies de la nature », face à l'irrésistible progression du mépris de la loi, en particulier chez les jeunes, la droite trouve un terrain propice pour réclamer le respect de la loi, des peines plus lourdes et davantage de discipline au sein des familles [12].

Peter Lilley, secrétaire à la sécurité sociale en novembre 1993, relie explicitement l'affaire James Bulger à la disparition actuelle de la famille comme valeur traditionnelle. Dans *News of the World*, il écrit que la criminalité grave, qui progresse, comme un fléau, à travers la jeunesse de Grande-Bretagne, est due à l'éclatement de la cellule familiale, et explique qu'en 30 ans, le nombre de divorces a été multiplié par six, et par cinq le pourcentage d'enfants nés hors-mariage. « *Ce problème a été au cœur de la recrudescence de la criminalité* », explique-t-il [13].

Aucun des deux grands partis n'a cherché à approfondir, de quelque manière que ce soit, la plus complexe et plus paradoxale réalité de ce meurtre. Au lieu de cela, ils ont récité leurs antiennes, en essayant d'adapter l'événement à leurs interprétations habituelles de la criminalité, lesquelles restent à un niveau très général. Personne ne prit en compte les univers de plus en plus brutaux dans lesquels vivent les garçons, en Grande-Bretagne, en ces années 90. À l'exception d'un article d'Angela Phillips dans le *Guardian*, dans toute cette vaste couverture médiatique, il n'y eut pas la moindre tentative de rattacher explicitement les comportements de Jon et de Robert à ceux de *garçons* de 10 ans. On se contenta de parler d'« enfants », d'« enfants criminels » ou de « jeunes ».

Seule une nouvelle approche peut, en approfondissant les motivations réelles des deux garçons, permettre une meilleure compréhension du meurtre. Sans minimiser le rôle des circonstances sociales, il faut dépasser les traditionnelles limites d'une analyse de classe pour laquelle la violence et la criminalité sont le résultat direct de la crise socio-économique.

Il faut aussi se détacher de l'emprise des idées de droite, en particulier de cette manie de faire le lien entre la disparition des valeurs de la famille traditionnelle, la criminalité et la violence.

12 - Voir Stuart Hall, *op. cit.*

13 - *News of the World*, 7 mars 1993.

Ces approches traditionnelles ne permettent pas de fournir une explication satisfaisante du contraste existant entre la relative apparence de « normalité » des deux garçons et l'intensité de la violence qu'a subie James Bulger. Elles n'offrent pas la moindre prise critique sur des questions centrales comme l'irrationalité profonde des désirs des deux garçons ou les obscurs abus sexuels perpétrés sur James. Elles n'offrent pas non plus de manière novatrice de comprendre le contraste entre le sentiment d'impuissancedes deux garçons, aussi bien chez eux qu'à l'école, et leur quête d'une estime et d'une reconnaissance ailleurs.

La *critique de l'identité** propose une analyse genrée de la fabrication des garçons, des hommes et de la masculinité. Son analyse des faits me semble plus pertinente. Cette approche ne considère pas que le pouvoir est détenu de manière fixe et immuable par une poignée d'individus, ce qui reviendrait à dire que les deux garçons étaient destinés à devenir des assassins. Elle remet aussi en cause les déterminismes marxistes traditionnels du modèle base/superstructure. Elle pose qu'il n'existe aucun lien direct entre les conditions économiques ou institutionnelles et une position stable de puissance ou d'impuissance.

Au contraire, la critique de l'identité offre une conception neuve des relations de pouvoirs. Des garçons, comme Jon Venables et Robert Thompson, ne possèdent pas une identité déterminée et unique, qui leur confèrerait, de manière fixe, une position de puissance ou d'impuissance. Malgré les contraintes sociales, il y a un jeu dynamique permanent entre les individus et les structures. Jon et Robert ont cherché à prendre une place de sujets actifs au sein d'une structure associée à la domination, plutôt qu'accepter passivement un statut humiliant d'objets. Une contestation active du pouvoir s'opère ainsi entre des positions identitaires différentes et multiples, dans le cadre de plusieurs structures. Comme le dit Valerie Walkerdine : « *Un même individu peut être en position de puissance ou d'impuissance selon les termes dans lesquels sa subjectivité est constituée.* » [14]

Je pense qu'au cœur des raisons qui ont poussé les deux garçons à assassiner James Bulger se trouvent cette lutte entre des identités opposées, et la recherche tâtonnante d'une autorité qui leur permettrait de s'imposer à leur entourage.

Il faut aussi attirer l'attention sur les éléments qui, lors des précédentes analyses des mobiles du meurtre, ont pu être omis, ou négligés, et notamment sur l'évitement systématique des processus et des pratiques genrées. Ce sont pourtant ces pratiques qui doivent permettre à des garçons de 10 ans de passer du côté des hommes.

L'autre lacune notable est l'absence d'une psychanalyse critique qui permette d'interpréter les motifs fantasmatiques et les désirs inconscients des garçons en les reliant à une conscience sociale de genre, de classe, de race et d'orientation sexuelle. L'avancée des recherches dans ce domaine est souvent entravée par un scepticisme et une suspicion des professions libérales ou des universitaires, profondément emprisonnés par leurs dénis et leurs refoulements. Enfin, il me reste à dire mon opposition à tous les travaux psychanalytiques qui nient l'existence de liens entre les structures sociales et les structures individuelles de l'inconscient.

Dans quelle mesure ce jeu d'interrelations entre structures sociales et structures psychiques a-t-il contribué au meurtre ? Je vais d'abord décrire brièvement les conditions de vie des garçons, avant de montrer de quelle manière s'opérait une véritable lutte pour la domination, au sein de ces structures incompatibles.

* - *Identity politics*, sans équivalent en France, est la mise en œuvre d'une approche spécifique des groupes sociaux dominés. Les *feminist studies*, *gender studies*, etc., en sont des émanations universitaires très courantes aux États-Unis et en grande-Bretagne.

14 - Cette partie sur la critique des identités s'inspire de l'ouvrage de Valerie Walkerdine, *Schoolgirl fictions*, Verso, 1990, en particulier du chapitre « Sex, power and pedagogy ».

Extraits d'articles parus dans *Le Monde*

22 février 1993 : «Le meurtre d'un enfant en Grande-Bretagne »

Le meurtre du petit James bouleverse Liverpool et la Grande-Bretagne. […] Deux « suspects » sont actuellement interrogés par la police, mais la « chasse à l'homme » continue. […] Des millions de britanniques donc, ont vu ces images floues de James et des deux assassins. […] Le commissaire Albert Kirby a demandé aux parents d'identifier leurs propres enfants et de les «livrer». […] Les caméras ont tout retenu : James attendait sa mère, occupée au rayon épicerie. Quelques minutes d'attente seulement... Les deux gamins se sont approchés et sont partis avec James, main dans la main. Pas à pas, jusqu'à la sortie du supermarché, les caméras de sécurité ont filmé le trio. Commence ensuite le voyage le long des trottoirs, deux heures d'errance et de rencontres : une femme remarque, une autre s'enquiert, une fleuriste indique une direction, une autre aide à traverser la rue. James semble blessé. Il pleure. Rien. […]

À Liverpool, des attroupements se sont formés prés du poste de police, des témoins retenus quelques heures pour interrogatoire ont été conspués. […] Les mères ont pris peur, beaucoup ont acheté des laisses pour promener les très jeunes enfants. […]

23 février 1993 : « M. Major appelle à une « croisade » contre la criminalité »

[…] Que fera-t-on des jeunes inculpés s'ils sont condamnés ? C'est cette question […] qui est au centre de la controverse actuelle sur la criminalité. M. Major a fait dimanche des déclarations très fermes sur ce sujet : « *Je voudrais que le public lance une croisade contre le crime et change son attitude, passant de l'indulgence pour le crime à la considération pour la victime. Je pense fermement que la société doit condamner un peu plus et* « *comprendre* » *un peu moins* », a ajouté le premier ministre. […]

3 mars 1993 : « La Grande-Bretagne s'inquiète de son état moral »

3 novembre 1993 : Le procès […] s'est ouvert, lundi 1er novembre, à Preston (Lancashire). […] Quel procès va-t-on instruire […]: celui de la « société » à l'origine de tels comportements, celui des banlieues déshéritées […], celui, enfin, de la violence, de la police et des parents ? Autant de questions avec, au bout du compte, la plus angoissante : que faire des jeunes meurtriers ?

[Jon et Robert] sont arrivés sous haute protection au tribunal, pour éviter de nouvelles scènes d'hystérie populaire, comme en février dernier, lorsque des énergumènes avaient fait mine d'attaquer la voiture qui transportait les deux gamins, comme pour les lyncher. […]

26 novembre 1993 : Le tribunal de Preston a rendu son verdict, mercredi 24 novembre. […] Reconnus coupables. […] « *détention pour une durée illimitée* » […]

31 janvier 1994 : « S'opposant par avance à une éventuelle libération des deux jeunes meurtriers de leur fils, les parents du petit James Bulger lancent une pétition nationale en Grande-Bretagne » [pour soutenir leur demande de voir les meurtriers de James passer le reste de leur vie en prison]

Le juge Morland vient de recommander que les meurtriers du petit James soient détenus pendant un minimum de huit ans. Pour Ralph et Denise Bulger, ces précisions sont une insulte à leur drame. […]

25 juillet 1994 : Les deux enfants meurtriers de Liverpool devront passer au moins quinze ans en prison […] a indiqué, vendredi 22 juillet, le ministère britannique de l'intérieur. […]

SURVEILLANCE ET RÉGLEMENTATION SOCIALE DANS LA FAMILLE

À l'approche des dix ans, la plupart des garçons des classes ouvrières hésitent entre l'univers impuissant des jeunes garçons et la promesse effrayante de la virilité et de l'indépendance que symbolise le père absent. Á cet âge, leurs corps restent faibles et peu développés. Leur manque la force musculaire de personnages comme Rambo ou Hulk.

Dans les sphères sociales et politiques également, leurs choix sont étroitement restreints. Ils prennent conscience de leur situation d'infériorité, tant économique que politique. Dans leur famille, à l'école ou au cours de leurs démêlés avec la police, ils découvrent leur fragilité et leur vulnérabilité.

Tous deux issus de la classe ouvrière, Jon Venables et Robert Thompson se trouvaient, dans leur famille ou à l'école, au sein d'institutions qui ne leur laissaient pas la moindre occasion de développer des sentiments d'estime personnelle et qui leur interdisaient d'avoir un pouvoir ou un contrôle sur leur vie. Ils passaient une grande part de leur temps au sein des structures contraignantes de l'autorité, de la surveillance et des réglementations adultes [15]. L'autorité des adultes est parfois l'expression d'un intérêt, d'une attention et d'un attachement réels pour l'enfant. Aux yeux de garçons comme Jon et Robert, cette autorité peut passer comme essentiellement coercitive et aliénante.

Cette autorité est aussi genrée : élevés dans une famille ouvrière dominée par un mâle (la question n'est pas de savoir dans quelle mesure cette vie de famille a pu se révéler morcellée), les deux garçons ont été initiés à un monde divisé et inégalitaire, dans lequel le rôle des pères consiste à exercer une autorité impérieuse sur femme et enfants. En dépit de fréquentes contestations de la part des mères, la domination symbolique et idéologique des pères persiste, même lorsqu'ils sont absents.

Jour après jour, le modèle familial leur inculqua qu'il était juste et naturel que les hommes et les garçons exigent des femmes et des filles des traitements privilégiés, et qu'ils exercent sur elles un pouvoir social. La réalité s'était révélée plus déconcertante et confuse pour Jon et Robert. En tant que membres du groupe

15 - Pour cette analyse, je me suis fortement inspiré de l'ouvrage de Mairtin Mac an Ghaill, *The making of men*, Open University Press, 1994.

masculin, ils se sentaient en droit d'exiger un autre traitement. On attendait d'eux un autre genre de comportement.

De manière tacite, ils ont appris que la répartition inégale des tâches dans leur famille relevait de l'octroi de certains privilèges. Tandis que les hommes (dans la famille Thompson du moins) étaient toute la journée éloignés par le travail, les femmes et les filles exécutaient la plus grande part des tâches ménagères, s'occupaient des enfants et assumaient la responsabilité de la nourriture et des soucis du foyer. Les deux enfants se rendaient sans doute compte que les hommes bénéficiaient d'un statut élevé, alors que c'étaient les femmes qui assuraient l'essentiel du travail ménager. Peut-être ce contraste est-il à la source d'une certaine confusion émotionnelle, issue d'une hésitation entre l'envie de bénéficier de ce pouvoir paternel et le sentiment d'un attachement affectif et d'une fidélité profonde envers leur mère.

Sans doute, dans leurs familles, ont-ils aussi appris à banaliser et à passer sous silence le sujet de la violence sexuelle. Frigga Haug rappelle que « *le rôle du tabou est central dans la vie familiale - rendre le sexe tabou, le réprimer, chercher à éviter le sujet, est le meilleur moyen de l'enflammer* » [16]. Une éducation familiale qui dissimule et passe sous silence les sexualités agressives et coercitives des pères, et bientôt celles des fils, n'est pas sans influence sur de jeunes esprits.

De nettes différences apparaissent entre les deux familles. Il est certain que Robert Thompson a eu l'occasion d'observer la prétention masculine à être « le maître chez soi ». Il savait que les hommes s'arrogent le droit d'employer la violence physique, la menace et la terreur quand on ne les laisse pas gérer les choses comme ils l'entendent. Ainsi du grand-père de Robert. Anne, la mère de Robert, se souvient d'une nuit au cours de laquelle son père « *poussa la mère d'Anne dans la chambre des filles. Il la prit sur le lit de sa sœur et la mère cria à Anne* : « Appelle les flics, appelle les flics ! » *Anne était dans son lit et se leva, il s'élança sur elle et la frappa parce qu'elle s'était levée pour appeler la police. Anne et sa mère n'ont jamais évoqué cette scène par la suite.* » [17]

Neil Venables, le père de Jon, semblait plus sensible et émotif. Il restait cependant un ferme partisan des dogmes sexistes de l'inégalité des genres : « *Ce que j'attendais de ma femme, c'était qu'elle reste à la maison, et qu'elle s'occupe de moi et des enfants* », déclara-t-il [18]. Depuis le divorce, un arrangement complexe partageait entre les deux parents la garde des enfants et la semaine de Jon. Là encore, il semble que c'était la mère de Jon qui assumait l'essentiel des responsabilités parentales.

16 - Frigga Haug, « Age of innocence » (1994), in *Signs of the Times*.

17 - David James Smith, *op. cit.*, p. 153.

18 - Gitta Sereny, « Re-examining the evidence » in *Independent on Sunday*, 6 février 1994.

Les mères sont généralement les boucs-émissaires des crises familiales. Elles sont toujours tenues responsables quand il y a un problème, en particulier lorsque l'éducation d'un enfant s'avère un échec. Je veux éviter ce travers, et interroger, pour une fois, le rôle des pères.

Les mères qui élèvent seules leurs enfants sont souvent dans des situations difficiles, bénéficiant de peu d'aides économiques et sociales de l'état* (le manque de crèches, mais aussi d'aménagements comme des partages de gardes entre parents, se fait cruellement ressentir, en particulier dans les zones fortement touchées par le chômage et la pauvreté) [19]. À l'inverse, les pères ne sont jamais tenus pour responsables du comportement de leurs enfants. Beaucoup préfèrent disparaître sans laisser d'adresse, rouler leur bosse, refaire leur vie. Il est rare que la garde des enfants soit équitable. On n'incite jamais les mâles à remettre en cause les comportements « naturels » et « normaux » qu'ils adoptent en tant qu'hommes et pères. Personne ne s'étonne de leur besoin d'exercer une autorité sur un foyer, de la manière dont ils traitent couramment les femmes et les enfants, ou de leurs flambées, soi-disant incontrôlables, d'agressivité et de désir sexuel.

En réalité, les situations familiales des garçons étaient encore plus complexes. Robert était le cinquième des sept enfants qu'élevait, seule, Anne Thompson. Celle-ci avouait à Gitta Sereny qu'« *elle n'avait jamais été capable de diriger sa vie, ni de donner à ses enfants ce dont ils avaient besoin* » [20]. Avec un père absent et une mère s'en sortant difficilement, il semble que Robert ait été victime de plusieurs carences affectives profondes. On le laissait souvent errer à son gré dans les rues. Là, il apprit à se débrouiller : casser des bouteilles, prendre des airs de « dur », voler dans les magasins, mentir, s'arranger avec les fans de football pour « protéger » leurs voitures pendant les matches [21].

Il y a une contradiction déconcertante dans la manière dont les parents de Robert se comportaient envers lui. Soit on « *lui gueulait dessus et on le frappait* »,

* - Quand nous traduisons, « état » ne prend pas de majuscule.

19 - Cette réflexion s'inspire de Lynne Segal (ed.), *What is to be done about the family ?,* Penguin, 1983, en particulier du chapitre « The most important thing of all - rethinking the family ; an overview ».

20 - Gitta Sereny, « Approaching the truth », in *Independant on Sunday*, 13 février 1994.

21 - Mark Thomas, *op. cit.*, p. 38.

soit on le traitait comme un enfant aimable et câlin. David James Smith dit que chez lui « *il était toujours en train de sucer son pouce en se frottant l'oreille entre le pouce et l'index avec son autre main. Assis sur les genoux de sa mère, il suçait son pouce...* » [22]

Jon, dont la vie de famille était très différente, faisait preuve du même genre de comportement instable. À l'école ou chez lui, il cherchait à attirer l'attention. Décrit par Laurence Lee (son avocate) comme un « *garçon très sensible, craintif et réservé* » [23], il était le second des trois enfants de Susan et Neil Venables. Ses premières années prennent pour cadre l'atmosphère tendue du conflit domestique : à quatre ans, ses parents se séparent, puis divorcent. Le cours de sa vie semble avoir été aggravé par le caractère arbitraire des décisions parentales. Brutalement, sa semaine se trouve divisée entre ses deux parents : « *L'enfant restera avec M. Venables du jeudi au dimanche et passera le reste de sa semaine avec sa mère.* » [24] Dans ce monde étrange et parfois effrayant, a-t-il eu l'impression que ses parents cherchaient à se le refiler ?

Après leur séparation, les parents Venables continuèrent ce que Gitta Sereny a appelé leur « *semblant de séparation : leurs relations conjugale et maritale ne connurent qu'une brève interruption ; ils avaient chacun un appartement séparé, qu'ils partageaient ; théoriquement, la garde des enfants aurait dû alterner, mais en fait ils faisaient la navette avec eux ; ils partaient en vacances tous ensemble.* » [25] Ces allées et venues et l'absence d'un environnement affectif stable et d'un lieu de vie fixe ont sans doute ajouté au malaise de Jon et à son impression de n'exercer aucun contrôle sur sa vie. Ballotté au gré des désirs et fantaisies de ses parents, il était un petit garçon perdu et déconcerté.

22 - David James Smith, *op. cit.*

23 - Mark Thomas, *op. cit.*, p. 276.

24 - *Ibid.*, p. 44.

25 - Gitta Sereny, « Re-examining the evidence », *op. cit.*

SURVEILLANCE ET RÉGLEMENTATION SOCIALE À L'ÉCOLE

« *Les professeurs s'imaginent que leur place leur revient de droit.* »
Mairtin Mac An Ghaill, *The Making of Men*

Á l'école, autre lieu de pouvoir, des garçons issus de la classe ouvrière peuvent aussi se sentir dominés, par les professeurs cette fois. L'école ne se présente pas comme un lieu qui leur donne la possibilité d'exercer une maîtrise sur leur vie.

Les contraintes scolaires, les exigences du programme, l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et de l'arithmétique, tout leur disait qu'ils étaient ignorants et stupides. Eux-mêmes ont dit qu'ils n'étaient « *pas bons en leçons* » [26]. Robert Thompson a déclaré : « *Je n'arrive pas à lire les mots difficiles* » [27]. Des tests effectués sur Robert ont révélé qu'il « *était incapable d'additionner, ou d'effectuer n'importe quelle autre opération* » [28]. Tous deux en situation d'échec scolaire, leurs redoublements, pour difficultés d'apprentissage, s'expliquent aussi par leurs absences répétées.

Il ne serait pas surprenant que Jon et Robert soient devenus amis en raison de leur commune réaction de rejet face à l'école. Mac An Ghaill parle de la formation d'une « *sous-culture masculine d'opposition au système scolaire* », dont « *l'opinion sur l'école est qu'elle est une organisation hiérarchisée et hostile, qui exige un travail dénué de signification* » [29]. Cela ne veut pas dire qu'il n'y avait pas d'enseignants qualifiés et consciencieux à l'école primaire anglicane Sainte-Marie, située à Walton. Mais Jon et Robert n'avaient pas du tout confiance en eux. On leur avait collé l'étiquette de « sujets peu doués », on les avait placés dans les groupes d'apprentissage les plus faibles. Ils percevaient l'école comme une sphère policée, autoritaire et hostile, uniquement bonne à les dévaloriser.

Cette analyse provient de la description qu'effectua David Smith du régime disciplinaire auquel fut soumise la classe 4D, à partir de septembre 1991, avec

26 - David James Smith, *op. cit.*

27 - *Guardian*, 25 novembre 1993.

28 - *Independent*, 25 novembre 1993

29 - Ce paragraphe s'inspire de Mairtin Mac an Ghaill, *op. cit.*

l'arrivée de l'enseignant Michael Dwyer. Celui-ci « *avait des vues fermes sur la question de la discipline* ». Il avait enseigné dans des établissements pour enfants dits « inadaptés ». Il eût tôt fait de reconnaître les symptômes de l'inadaptation chez Jon, qui ne tenait parfois aucun compte de ses directives. Pendant les cours, il allait et venait dans la salle. Quand on lui disait qu'il outrepassait les limites, il s'affaissait comme une masse sur son bureau. Dwyer s'efforça de créer autour de Jon un environnement structuré, lui montrant quel travail était attendu et quel comportement était opportun. Ce système fonctionna bien dans la classe, mais échoua dans le cadre moins structuré de la cour de récréation, où Jon se bagarrait souvent. Dwyer le surprit un jour en train de harceler un garçon plus jeune et plus petit que lui [30]. Il s'imaginait lui avoir fixé des repères et des lignes de conduites fermes et efficaces, mais sans doute Jon a-t-il perçu cette intervention qui visait à l'aider comme une autre manière d'exercer une domination sur lui.

Ballottés comme des pantins dans le cadre de l'institution scolaire, Jon et Robert réagirent en refusant ses règlements, ses lois et ses routines. D'après Mac An Ghaill, les attitudes de défi et de rébellion des garçons se manifestent principalement dans trois domaines : le corps masculin, à travers l'errance, le vagabondage, les bagarres et le fait de ne pas rester en place (comme Jon ci-dessus) ; la solidarité masculine, c'est-à-dire le fait de se serrer les coudes entre copains ; la contestation du contrôle de l'espace mis en place par les professeurs.

À travers ses provocations, Robert se montrait habile, sournois et discret. Il faisait l'école buissonière, inventait sans cesse de nouveaux mensonges et volait dans les magasins. À l'école, Jon était « *perturbateur, insolent et gênant* » [31]. Ses interventions en cours visaient surtout à démontrer que la totalité de ses mouvements ne pouvait être réglée par les autorités scolaires. Gitta Sereny fournit plusieurs exemples de l'activité remuante de Jon dans son ancienne école, l'école primaire de Broad Square, en janvier 1991. Elle se souvient qu'il « *se balançait d'avant en arrière sur son bureau* » en produisant des sons étranges, des gémissements. « *Il se cognait aussi la tête contre le mobilier avec une telle violence… ça aurait dû lui faire mal*. »

Jon est décrit « *tournant en rond dans la pièce, longeant les murs, déplaçant les travaux et les objets exposés ou affichés* ». Une autre fois, il « *se coupa à dessein avec des ciseaux* ». Il découpa aussi des trous dans ses chaussettes, recouvrit son visage avec du papier collé. Il utilisait n'importe quel projectile, prenant les autres enfants pour cibles. [32]

30 - David James Smith, *op. cit.*, p. 148.

31 - *Ibid.*, p. 149.

32 - Ces exemples proviennent de Gitta Sereny, « Re-examining the evidence », *op. cit.*

Si le comportement de Jon consistait principalement à chercher à attirer l'attention, il y avait aussi chez lui une volonté de briser les contraintes imposées par l'école. Se lever de manière imprévisible pour errer dans une pièce est une manière d'exprimer sa rébellion. Conscient de son échec dans le domaine scolaire, il cherchait à préserver une image assurée et valorisante de lui-même. C'est pour cela qu'il refusait d'être complètement prisonnier dans ses mouvements physiques. Sa manie de « *tourner dans la pièce en longeant les murs* » et de détruire les travaux scolaires exposés exprimait son opposition aux valeurs approuvées par le professeur.

Les attitudes de défi de plus en plus fortes de Jon et Robert à l'égard des réglementations autoritaires se concentraient sur la contestation de la propriété du territoire et du temps scolaires. Leurs absences répétées peuvent être comprises comme une sorte de guérilla contre cette structure autoritaire et hostile.

Le vagabondage* leur fournissait l'occasion de partager leur opposition aux routines et aux règlements. Ils suivaient les frasques de leurs imaginations. Ensemble, leurs vagabondages prenaient une autre signification. Dans le moment d'exaltation où ils brisaient les réglementations scolaires, sans doute, s'encourageant l'un l'autre, étaient-ils à même de faire ce dont ils auraient été incapables seuls.

Le fait d'être considérés comme « mauvais » à l'école leur conférait fierté et indépendance. Ils s'opposaient ainsi à l'obéissance conforme à laquelle correspondait le fait d'être « bon » en cours ou « gentil » chez soi. Ce raisonnement apparaît clairement dans un passage du rapport de Mark Thomas sur Jon : « *Jon avait déclaré que c'était* « un peu » *excitant de traîner avec Robert*. Mark (le policier qui menait l'enquête) lui demanda :

« *Est-ce que tu as fait avec lui* (Robert) *des choses que tu n'aurais pas faites en temps normal avec d'autres amis ?*

– *Ouais*, a répondu Jon, *je n'aurais rien fait avec mes autres amis.*

– *Pourquoi ?*

– *Parce que ce sont des gentils.* » [33]

Au sein des structures coercitives que sont l'école et le foyer familial, les deux garçons n'avaient que des positions d'objets. Quotidiennement, des adultes leur prodiguaient des menaces, des directives, des leçons. Négligés ou rejetés chez

* - Nous traduisons *truanting*, qui peut aussi désigner le fait de faire l'école buissonière, par « vagabondage ». Dans le passage qui suit, David Jackson axe son analyse sur le fait que les deux garçons errent dans le centre commercial, non sur le fait qu'ils ont fui l'école.

33 - Mark Thomas, *op. cit.*, p. 134.

eux, leur expérience scolaire n'étant que celle de l'échec et de l'humiliation, Jon et Robert se sentaient rabaissés, humiliés et infantilisés. Une solution était d'essayer de s'adapter aux positions d'objets passifs que leur conférait la hiérarchie dominante, en faisant semblant d'être des « gentils ». L'autre alternative consistait à se forger une identité nouvelle, à s'inscrire dans un cadre susceptible d'offrir un statut et une estime personnelle. C'était possible en devenant « des durs ». C'est ce à quoi ils s'exercèrent, quoique d'une manière paradoxale.

LA CONSTRUCTION DE LA MASCULINITÉ

« ...un homme doit être sûr de lui, n'avoir peur de rien. Il doit être autonome, autosuffisant, et ne pas admettre d'autre maître que lui ; il ne doit pas être dépendant. »

Shere Hite [34]

Quand on est un fils d'ouvrier âgé de dix ans, c'est une expérience désespérante et déroutante que de grandir dans un quartier défavorisé, en pleine restructuration, et qui n'offre aucune perspective d'avenir. Dans ce contexte économique de grave récession et de désindustrialisation, le taux de chômage masculin s'avère dramatiquement élevé.

À Walton, où vivaient les deux garçons, le taux de chômage masculin « *dépassait les 20%, pour atteindre presque 30% chez les hommes et les jeunes* » [35]. Il avait plus que doublé au cours des vingt dernières années. Soumises à ces pressions économiques, les classes ouvrières évoluent, mais aussi les identités masculines. Elles deviennent plus problématiques que jamais.

Les vieilles certitudes du rôle traditionnel de l'homme soutien-de-famille et l'autorité du « travailleur » se désagrègent. Sans le statut et le respect que procurent un travail stable et un revenu régulier, beaucoup de jeunes hommes perdent leurs repères, ils se trouvent déroutés. Certains sombrent dans le désespoir, la maladie ou la dépression nerveuse. D'autres cherchent à affirmer une autre identité masculine, dans l'illégalisme et la criminalité [36].

Dans ce contexte déstabilisant, les médias bombardent les garçons de messages culturels qui vantent les charmes de la masculinité. Dans la rue, Robert et Jon ont appris à se moquer des vieilles personnes, à renverser tout ce qui tenait debout, à voler, à traîner dans les transports en commun, à sécher les cours et à brutaliser des enfants plus jeunes qu'eux. Au sein de leurs familles, ils ont été

34 - Shere Hite, *The Hite report on male sexuality*, Macdonald, 1981.

35 - David James Smith, *op. cit.*, p. 139.

36 - Mon argumentation s'inspire ici de l'ouvrage de Beatrix Campbell, *Goliath : Britain's dangerous places*, Methuen, 1993.

confrontés, de différentes manières, à une culture masculine virile et agressive. De par leur appartenance au groupe masculin, il leur a semblé normal et naturel de chercher à imiter ces comportements.

Pour être un « vrai » mec, dans cette société, il faut exercer une domination sur autrui. Dans ce contexte de suprématie masculine fondée sur la violence et le dénigrement, Robert eut tôt compris que pour garder la tête haute, il fallait se battre. Il s'adapta à la hiérarchie interne aux groupes masculins, aussi bien dans la cour de récréation qu'avec ses six frères. Comme le note David Smith, il existait une « *hiérarchie de brimades entre les frères Thompson, lesquels avaient tous arrêté l'école : le plus âgé frappait ses frères*. » [37] Cela incite les garçons à chercher à exercer à leur tour une autorité sur autrui, afin de se faire une place dans la hiérarchie.

En plus du système scolaire et de la famille patriarcale, les médias et le clan des hommes exercent aussi sur les garçons une pression forte, dans le but de leur faire adopter les normes de la masculinité héroïque.

*Le clan des hommes**

L'intensité avec laquelle les jeunes garçons s'investissent émotionnellement dans des modèles de virilité idéalisée ne provient pas uniquement de leur besoin de se différencier des femmes et des filles. C'est aussi une des conséquences des angoisses masculines et des conflits internes aux clans des hommes, entre frères, à l'école ou dans la rue [38]. La menace de la non-virilité (passer pour une fille, pour une « tapette ») est systématiquement utilisée pour créer les limites symboliques qu'un « vrai » mec ne franchit pas et pour contrôler les groupes masculins.

Les pressions qui s'exercent sur les jeunes garçons au sein du clan des hommes sont considérables. Il leur faut à tout prix se faire une place et acquérir un statut, un pouvoir et une autorité dans ce cadre de rivalité et de concurrence féroce. C'est encore plus vrai pour les garçons fragiles. Ceux-ci hésitent souvent entre des comportements d'anxiété et de dépendance – ils se montrent « collants » –, et des explosions de violence et d'agressivité [39] – comportements sans

37 - David James Smith, *op. cit*, p. 151.

* - *Male peer group* peut se traduire littéralement par « groupe de pairs masculins ». L'expression étant en français redondante et maladroite, nous nommerons « clan des hommes » ce que l'on appelle aussi « maison des hommes ».

38 - Pour certains de ces raisonnements, j'ai été aidé par des conversations avec Anthony Whithead. Voir aussi Mairtin Mac an Ghaill, *op. cit.*, p. 61 : « *Dans des contextes spécifiques et institutionnels, les masculinités peuvent se développer à la fois en relation et en opposition les unes aux autres.* »

39 - Voir Angela Phillips, T*he trouble with boys*, Pandora, 1993, p.116.

doute liés aux sentiments de pertes et aux souffrances dues à la séparation des parents.

Des garçons comme Jon et Robert, fragiles et très conscients de leur vulnérabilité, vont chercher à adopter un comportement hypermasculin. Leur besoin d'acquérir autorité et invulnérabilité est d'autant plus désespéré qu'il leur faut surmonter leur sentiment de faiblesse. Ils vont tout mettre en œuvre pour gagner l'approbation du clan des hommes, se donner beaucoup de mal pour prouver aux autres garçons qu'ils sont des « durs », et non pas des « mauviettes ». Ils vont essayer de prouver leur force et leur virilité par des manifestations complètement disproportionnées.

La peur constante d'être ridiculisé ou démasqué par les autres garçons (eux aussi sujets aux mêmes angoisses) crée une puissante dynamique qui pousse les garçons à se mesurer sans cesse aux valeurs idéalisées du groupe. Ils cherchent à construire une image séduisante d'eux-mêmes, celle d'un homme pur et parfait qui, tel qu'ils le fantasment, pourrait les protéger contre leur sensibilité de « gentils », laquelle risque de les trahir et de ruiner leurs images de « vrais » mecs.

Tant que ce mythe de la virilité invulnérable ne sera pas mis à nu et dénoncé, cette quête continuera, de plus en plus effrénée.

*Le rôle des médias**

Autre sujet délicat : l'influence des médias sur les garçons, c'est-à-dire les liens possibles entre les scènes de violences visionnées et les comportements de Jon et Robert. Une vaste polémique a éclaté dans l'opinion publique suite à la déclaration du juge selon laquelle « *le fait d'avoir regardé des scènes de violence à la télévision pourrait expliquer en partie le meurtre* » [40]. Cette analyse a été reprise par la presse à grand tirage et le lien a tout de suite été établi avec la vidéo gore *Child Play 3*. La problématique était la suivante : le fait de visionner des scènes de violence est-il à l'origine de comportements d'imitation, ou plutôt d'un phénomène d'assourdissement de la compassion pour les victimes ?

Child Play 3 met en scène une poupée diabolique, Chucky, qui commet une série de meurtres violents. Bien que le meurtre de James Bulger présente certaines ressemblances avec le film d'horreur (Chucky enlève un enfant à sa mère, hante les rails d'une montagne russe et ne montre ni pitié ni compassion), Blake Morrison, un enquêteur de la police, estime que « *les parallèles entre le meurtre et*

* - Nous nous sommes permis de raccourcir ce chapitre.

40 - David James Smith, *op. cit.*, p. 227.

les films de la série Child Play *s'avèrent moins convaincants à l'écran que sur papier* »[41].

L'intérêt des journaux pour *Child Play 3* a détourné le public des aspects plus complexes de l'affaire. Pendant ce temps, la dimension genrée du problème, le fait que c'étaient de « garçons » dont ils parlaient, et pas seulement d'« enfants », était toujours omise. Si les critiques culturels et médiatiques contestaient l'analyse de Newson, c'était parce qu'ils désapprouvaient une manière jugée déterministe de penser les téléspectateurs et les effets des médias.

En publiant l'article « La violence à la télévision et la protection des enfants », Elizabeth Newson a déclenché un débat à l'échelle nationale. Consultante sur ces problèmes auprès de la Commission aux affaires familiales, elle fait référence aux travaux de George Comstock[42], aussi bien qu'aux conclusions du groupe d'étude universitaire européen sur « Les troubles psycho-sociaux chez les jeunes gens »[43], ou encore à l'étude de Belson effectuée en 1978 sur 1500 garçons londoniens âgés de 12 à 17 ans. Dans sa conclusion, ce dernier commente : « *Les éléments rassemblés au cours de cette étude appuient fortement la thèse selon laquelle le fait d'être exposé à la violence sur un écran augmente la probabilité pour qu'un garçon s'engage dans la criminalité.* » Ici encore, la question de la masculinité est soigneusement laissée de côté.

Pour Elizabeth Newson, l'unique facteur qui entre en jeu lorsque l'on parle des causes possibles du meurtre est « *la facilité avec laquelle les enfants peuvent visionner des images de violence sur un écran* ». Dans sa perspective, cela conduit à une désensibilisation, à une escalade inévitable vers des comportements violents, et à une approche profondément faussée des sentiments, du sexe et de la violence.

Sans forcément s'inscrire en opposition aux analyses d'Elisabeth Newson, des journalistes ont suggéré qu'il était trop simpliste de relier directement la violence à l'écran à ses effets sur les spectateurs. Par exemple, dans leur étude *Women viewing violence*, les auteurs observent qu'il faut envisager la réception du public

41 - Cette description et le jugement porté sur *Child play 3* proviennent de l'article de Blake Morrison, « Children of circumstance », in *New Yorker*, 14 février 1994.

42 - George Comstock, *Television and the american child*, Academic Press, 1991. Le principal chercheur américain sur ces problèmes, qui défend globalement la thèse qu'il existe des liens directs entre violence à l'écran et comportements agressifs dans la jeunesse.

43 - Ellen Wartella : revue (sous presse) de l'Academia Europaea Study Group, *Psycho-social disorders in young people*. Ce groupe était (en 1995) sur le point de sortir un rapport sur « Les médias et les problèmes de comportement chez les jeunes gens ».

d'une manière plus active et différenciée. Les spectateurs, expliquent-ils, n'absorbent pas passivement ce qu'ils voient ou entendent. Même soumis à des contraintes sociales, ils interprètent et réévaluent activement ce qui leur est présenté[44].

D'autres commentateurs ont remarqué que des garçons comme Jon et Robert entretiennent avec les images médiatiques une relation beaucoup plus fluide et paradoxale qu'on ne le croit. Ils savent détourner leur attention de ce qui passe à l'écran, ou au contraire la concentrer. Ils contrôlent bien mieux que nous ne le supposons la qualité et la quantité des programmes, et les images qu'ils laissent pénétrer dans leurs vies. Des recherches récentes[45] ont montré que les enfants entretenaient différents modes interactifs avec les vidéos ou la télévision.

Newson a raison de signaler le caractère historiquement unique d'une époque où les enfants sont soumis par les médias à des images de violence, et où, dans la très grande majorité des foyers, des garçons aussi jeunes que Robert et Jon ont directement accès à des vidéos d'une violence extrême. Inévitablement, cela a une forte influence sur leurs vies de garçons. Mais ce phénomène ne s'exerce pas aussi simplement et unilatéralement que le suggère Elizabeth Newson. « *Le public utilise activement les médias en fonction de ses besoins, intérêts et valeurs* », affirment les auteurs de *Women viewing violence*. Un garçon perturbé, éventuellement victime de violences physiques, sexuelles ou émotionnelles, et qui possède une activité imaginaire intense, choisit très probablement de s'exposer de manière soutenue à des scènes de violence et de sexe extrêmes en réponse à un profond regret affectif. Les incitations à convertir dans la réalité des désirs qui s'expriment normalement sous forme de fantasmes peuvent être augmentées de manière significative dans le cas de garçons instables et négligés. Le pouvoir des médias ne constitue cependant qu'une des sources d'influence. À l'origine de l'homicide se trouve une convergence de facteurs bien plus complexe.

Il est vraisemblable que les deux garçons ont été largement influencés par la « propagande macho »[46] des films vidéos, des jeux électroniques ou des magazines de sports de combat. Au cours de son entretien avec le Docteur Bailey, Jon a déclaré qu'il aimait *Police Academy*, *Home Alone* et *Hulk*. Il avait aussi vu des films de Kung Fu et ceux de *Rocky*. Quand on lui a demandé quelle vedette de

44 - Philip Schlesinger ; R. Emerson Dobash ; Russell P. Dobash et C. Kay Weaver, *Women viewing violence*, British Film Institute, 1992. Voir aussi J. Fiske, *Television culture*, Methuen, 1987,.

45 - P. Palmer, *The lively audience : a study of children around the TV set*, Allen and Unwin, Australia, 1986.

46 - Beatrix Campbell, *op. cit.*

cinéma il aimerait être, il a répondu : « *Sylvester Stallone/Rocky* », mais aussi « *Sonic le Hérisson* » [47], un personnage de dessin animé. Robert avait l'habitude de traîner dans un magasin de vidéo du quartier, pour lequel il faisait souvent des courses. Le registre des vidéos pour adultes lui était donc familier.

Myriam Miedzain affime que « *de nos jours, en moyenne, un garçon américain âgé de dix-huit ans a assisté à 26 000 meurtres à la télévison, la plupart des meurtriers étant des hommes* » [48]. Un bombardement incessant de combats, de meurtres et de poursuites en voitures, menées avec le plus grand sang-froid, ne peut que mettre à mal notre capacité à compatir aux malheurs d'autrui. Chez la plupart des garçons qui s'immergent dans cette culture, on observe un effet de désensibilisation.

Mais les images idéales et fantasmées d'invulnérabilité, de domination et de force hypermasculine que l'on trouve dans les films d'aventures ou d'actions de Stallone, de Schwarzenegger ou de Mel Gibson, opèrent sur les garçons d'une manière plus sournoise en façonnant leurs rêves, leurs fantasmes et leurs désirs. Des garçons à qui manquent la force physique et l'autorité sociale qui leur permettraient de s'imposer sont fascinés par les muscles protubérants et la triomphante invulnérabilité de ces modèles de masculinité un peu crânes : ils leur renvoient une image rassurante de leur futur statut de « vrais » hommes.

Des fantasmes reviennent sans cesse, scénarios de revanches sur leurs frères ou sur les brutes qui les ont humiliés. Ils permettent d'acquérir une maîtrise symbolique de leur situation angoissante d'inadaptés, de mauviettes ou de poules mouillées. Rares, ceux qui parviennent à convertir ces rêves dans la réalité.

47 - Voir David James Smith, *op. cit.*, p. 176. *Ndé* : dans ce dessin animé, le Hérisson représente le bien, en lutte contre Robotonic, un méchant qui tente de s'emparer du pouvoir de manière tyrannique.

48 - Myriam Miedzain, *Boys will be boys*, Virago Press, 1992.

À LA RECHERCHE D'UNE IDENTITÉ MASCULINE : VAGABONDAGES ET VIOLENCES SEXUELLES

« *Les* « ratés »* *réagissent en revendiquant d'autres références de pouvoir, voire d'autres définitions de la masculinité. L'exploit sportif, l'agression physique ou la conquête sexuelle peuvent faire l'affaire.* »

R.W. Connel [49]

Si l'on veut mieux comprendre les mobiles de Robert et Jon, il faut décrire précisément les sévices qu'ils ont fait subir à James Bulger. Comme le rappelle le représentant du ministère public lors du procès, Robert et Jon ont « *kidnappé* [James Bulger] *dans le centre commercial de Bootle, puis ils l'ont conduit, à pied, de l'autre côté de la ville de Liverpool, vers le village de Walton, ce qui représente un trajet long et pénible pour un enfant de deux ans* ».

Là, James a été hissé sur la voie de chemin de fer et soumis à un long et violent homicide. Frappé à l'aide de briques, de pierres, d'un morceau de métal, il a reçu des coups de pied au visage et sur le corps. Il présentait un grand nombre de fractures au crâne.

Le décès est dû à de nombreuses blessures effectuées à la tête avec un instrument contondant. Le corps était lacéré en plusieurs endroits. À un moment, le bas des vêtements a été ôté. Placé en travers de la voie de chemin de fer, le corps a été écrasé et coupé en deux par le passage d'un train. La mort était survenue auparavant. [50]

* - Par la suite, nous traduisons *failed boys* par garçons « manqués » plutôt que « ratés ». « Garçons manqués » dit bien que Jon et Robert n'étaient pas seulement en échec par rapport au système scolaire, mais aussi par rapport à ce que la société attendait d'eux en tant que garçons : qu'ils soient de « vrais » hommes.

49 - R. W. Connel, «Cool guys, swots and wimps : the interplay of masculinity and education », in *Oxford Review of Education*, 1992, Vol. 15, n°3.

50 - David James Smith, *op. cit.*, p. 199.

Je veux démontrer qu'il existe un lien entre cet effroyable meurtre et l'effort désespéré que menaient Jon et Robert pour accéder au statut d'homme. Je ne crois pas que le meurtre ait été prémédité. Sa violence peut s'expliquer par le fossé qui sépare les fantasmes de l'expérience de la réalité.

La décision de l'enlèvement et du meurtre a pu survenir à un moment où les deux garçons se trouvaient à bout de résistance face à une organisation de règles sociales et de surveillance qui ne cessait de les infantiliser. Il semble qu'au moment où les réglementations humiliantes des adultes se sont révélées incompatibles avec l'idéal de la masculinité idéalisée, ces identités aient été activement renégociées. Robert et Jon ont lutté pour s'arracher de leur place d'objets assujettis et pour accaparer, dans le cadre de l'idéal masculin, une position, plus virile, de sujets. Mais leurs efforts ont pris un tour plus paradoxal encore, puisqu'ils se sont inscrits dans une indécision perplexe entre le désir de défier la norme et, simultanément, celui de s'y conformer. Il semble qu'ils aient ressenti un besoin désespéré de rompre avec l'échec, et un besoin tout aussi désespéré de s'adapter aux modèles conventionnels de la virilité donnés par leurs pères, leurs frères, les médias et le clan des hommes. Ces nouvelles images de fierté et de statut leur permettaient d'effacer leur désagréable sentiment de faiblesse.

Comme l'explique l'épigraphe ci-dessus, plus les moyens traditionnels d'acquérir une reconnaissance et un statut échouent à l'école ou dans la famille, plus les garçons intensifient leur quête d'autres « sources de pouvoir », dans le but de surmonter leurs complexes de garçons « manqués ». À des garçons de ce milieu, la récession économique et le chômage laissent peu de chances d'obtenir par la suite un emploi et une sécurité financière. Pour acquérir une meilleure estime d'eux-mêmes, une image capable de les préserver de leurs anxiétés et de leur manque de confiance en eux, il ne leur restait plus qu'à tenter un coup de force.

Pour mieux comprendre cet ardent désir de devenir un homme et la fascination pour les représentations du pouvoir, il faut examiner de plus près les fondements psychologiques et sociaux de l'identification pour le genre masculin.

Mon intention n'est pas de me limiter à une approche « psychologique réductrice » [51]. Dans le cadre de mon explication des fondements psychologiques de l'identité masculine, je ne veux pas séparer le psychique du social. Mon approche inscrirait plutôt la recherche d'une identité de genre dans le cadre du rejet de l'idée du « féminin », de la division genrée du travail, de la défection des pères et des luttes internes au clan des hommes.

51 - Voir Lynne Segal, « Changing men : masculinities in context», in *Theory and Society*, Vol 22/5, octobre 1993. Numéro spécial sur la masculinité.

L'approche féministe de la relation à l'objet, définie par Dorothy Dinnerstein [52], Nancy Chodorow [53] et Jessica Benjamin [54], rejette délibérément les concepts freudiens d'« anxiété de la castration » et de « l'envie de pénis ». Au lieu de cela, elle insiste sur le fait que, dans le cadre de la division genrée des tâches, la responsabilité de la garde de l'enfant, qui, en dépit de réels changements dans les relations de genre, incombe encore très souvent exclusivement aux mères, est génératrice d'identités de genre paradoxales chez de nombreux garçons.

Pour adhérer à la norme masculine, dans un milieu sexiste où, majoritairement, les hommes cherchent encore à imposer la suprématie masculine, les garçons doivent lutter contre leur sentiment d'attachement et de dépendance envers leurs mères [55], et tâcher d'obtenir l'approbation et le soutien de leur père, souvent absent, ou des mâles dominants du clan des hommes.

La séparation d'avec la mère est un processus effrayant et déroutant pour la plupart des garçons, plus encore pour ceux qui manquent de confiance en eux, ou qui ont subi des carences affectives, comme les enfants de divorcés. La peur de retomber dans les jupes de leurs mères (suprême menace de la dissolution genrée du soi) et d'être traités de « faible » ou de « bébé » les incite à affirmer en permanence leur supériorité sur les « faibles », filles, femmes et garçons vulnérables.

Pour être reconnus par leurs pères imaginaires ou par le clan des hommes, il leur faut rompre tout lien avec la part de l'enfant dépendant en eux, et se constituer au contraire une identité rassurante de casse-cous : arborer des visages de durs.

Angela Phillips explique qu'« *en l'absence d'un modèle clairement établi, ces garçons mettent plus de temps à adopter des comportements de « gamins » classiques* ». Plus loin, elle cite les travaux de John Whiting, lequel « *décrit des garçons*

52 - Dorothy Dinnerstein, *The mermaid and the minotaur*, Harper, 1977.

53 - Nancy Chodorow, *The reproduction of mothering*, University of California Press, 1978.

54 - Jessica Benjamin, *The bond of love*, Virago Press, 1990.

55 - Je m'inspire ici de *Straight sex : the politics of pleasure*, Virago Press, 1994, dans lequel Lynne Segal observe que : « *À être éduqués par les soins d'une mère, membre du sexe opposé, et qui les reconnaît et les aime comme êtres différents d'elle-même, les garçons doivent développer leur individualité en opposition à leur mère, en réprimant et niant leur « fusion » initiale avec elle. Le garçon construit donc des limites fortes à son moi, tentant de dissimuler une identité masculine qui est surtout défensive, et souvent rendue fragile par l'absence physique et émotionnelle des pères dans l'univers de l'enfant. Cela alimente la peur et le mépris croissants des garçons pour le «féminin » dans les relations individuelles, et renforce la domination masculine dans la société en général…* »

qui sont déroutés par l'intensité de leur attachement à leur mère et qui trouvent très difficile l'effort nécessaire à la séparation et à l'indépendance masculine. Notre société, bien loin d'élever les garçons dans une identité de genre flexible, perpétue un schéma d'antagonismes et de ségrégations fondées sur le sexe. Il semble que les garçons qui doutent de leur masculinité aient davantage besoin de donner d'eux-mêmes une image stéréotypée de mâle, comme pour éviter d'être à nouveau happés par l'univers chaud et rassurant des femmes. »[56]

Robert et Jon doutaient tous deux de leur masculinité. L'image qu'apparemment ils se faisaient d'eux-mêmes était celle de garçons « comme il faut », dotés d'une extrême ambivalence émotionnelle. Robert suçait continuellement son pouce, collectionnait des Trolls (poupées avec des regards méchants et des cheveux en broussaille) et « *avait peur de son ombre* »[57]. Au cours d'un interrogatoire, Jon a dit de Robert : « *Il est pire qu'une fille, il mange des sucettes.* »[58]

Jon était un garçon inquiet, il suivait sa mère partout. Son caractère anxieux et peureux apparaît clairement dans la description que fait de lui David Smith : « *Jon se rongeait les ongles. Il partageait avec sa mère une phobie des abeilles et des guêpes. Il dormait avec la lumière allumée, et faisait souvent un rêve pénible dans lequel le rayon qui avait été utilisé au cours de son opération de l'œil (pour un strabisme) restait fixé sur lui.* »[59]

Dans un contexte social brutal et borné, inapte à proposer aux hommes et aux garçons d'autres manières d'assumer leur masculinité, les peurs qu'ils entretenaient sur eux-mêmes avaient sans doute tendance à s'amplifier encore.

Ces tentatives pour surmonter leurs complexes de garçons manqués ont abouti à l'après-midi d'errance du 12 février 1993, à l'enlèvement de James et à sa mise à mort. Leurs efforts acharnés pour ressembler à de vrais hommes, pour correspondre à l'idéal fascinant de la masculinité hétérosexuelle traditionnelle, et pour produire une image plus imposante et plus valorisante d'eux-mêmes, se sont principalement matérialisés dans trois activités : le vagabondage, en envahissant et en modifiant l'espace essentiellement féminin du centre commercial, d'abord ; la conquête du corps de James et la représentation symbolique d'un viol sexuel, ensuite ; enfin, leurs tentatives de maîtriser les peurs et les anxiétés que

56 - John Whiting, « Sorcery, sin and the superego : a cross-cultural study of some mechanisms of social control », 1959, in S. Ford Clellan (ed.), *Cross-cultural approaches : readings in comparative research* (Human relations area files), 1965, cité par Nancy Chodorow, *op. cit.*

57 - Mark Thomas, *op. cit.*, p. 38.

58 - David James Smith, *op. cit.*, p. 93.

59 - *Ibid.*, pp. 174-175.

généraient en eux leurs comportements puérils, en les projetant dans la violence sur James Bulger. Nous allons maintenant étudier chacun de ces trois aspects.

Vagabondage et contrôle de l'espace

Pendant la semaine, le centre commercial est un espace essentiellement féminin. Les femmes y font leurs courses et y discutent tout en surveillant leurs enfants. C'est un espace genré dans la mesure où une partie du travail domestique nécessaire aux foyers y est effectuée. C'est en même temps un lieu où se poursuit l'éducation et la surveillance des enfants[60], tâches dites « féminines ». Cependant, dans les magasins, la présence d'agents de sécurité et de chefs des ventes rappelle en permanence la suprématie masculine.

En envahissant cet espace féminin et en y faisant du tapage, Robert et Jon s'opposaient physiquement au pouvoir adulte. Dans le même temps, ces actes de rébellion représentaient un effort pour se constituer une identité masculine. En empiétant sur l'univers féminin du centre commercial, ils opéraient une redistribution des rôles : ils adoptaient le rôle d'hommes[61]. Le vagabondage apparaît comme l'un des moyens par lequel se construit la masculinité.

On ne les avait pas vus à l'école ce matin-là. Ils avaient passé la plus grande partie de la journée à traîner et à voler dans les magasins du centre commercial. D'après la reconstitution de leur emploi du temps effectuée par David Smith, ils volèrent un soldat de plomb dans un Superdrug. Ils renversèrent des chaises dans la Société de crédit immobilière Bradford & Bingley et se montrèrent insolents envers les employés. Puis ils volèrent de la nourriture dans un magasin Tesco, des piles électriques à Tandy et des pots de peinture laquée dans un magasin de jouet. Ils « *rentraient dans les magasins et en sortaient à toute vitesse, volant au hasard, jetant ensuite le plus gros des objets dérobés...* »[62] Le motif de ces vols n'était donc pas la possession de nouveaux biens, mais une quête de pouvoir. Par ces gestes de défi et d'insolence, ce qu'ils rejetaient, c'était le cadre global d'une éducation qui les avait quotidiennement stigmatisés, leur donnant un rôle de garçons manqués. Par réaction, ils opérèrent la négation de ce lieu habituel de surveillance et d'autorité ; ils y découpèrent leur propre géographie de la propriété et du pouvoir. Ils dessinèrent ainsi une nouvelle géographie des genres, dans laquelle ils s'accordèrent le rôle central.

60 - Voir Morris Meaghan, « Things to do with shopping centres», in S. Sheridan (ed.), *Grafts*, Verso, 1988.

61 - Voir le chapitre « Space and power », in Beatrix Campbell, *op. cit.*

62 - David James Smith, *op. cit.*, pp. 13-14.

Dans le cadre de cette reconquête de l'espace public, la voie de chemin de fer, près de laquelle on a su que Robert avait un repère, jouait un rôle symbolique. C'est là, à seulement cent mètres du poste de police de Walton Lane, que des adolescents découvrirent le corps de James Bulger.

On peut analyser le kidnapping de l'enfant comme un moyen supplémentaire de renforcer leur domination sur le centre commercial. Dans un lieu idéal et fantasmé dont ils auraient le contrôle, plus besoin de se plier au « gentil » rôle de protection qu'il faut adopter envers ses jeunes frères ou les enfants égarés. Les nouvelles licences qu'ils se sont accordées ont dû les emplir d'une ivresse commune et les renforcer dans leur rôle de « méchants ». L'un persuadant l'autre que les rêves peuvent se changer en réalité, on voit où ce fantasme de toute puissance les mena.

EN QUÊTE DE L'HÉTÉROSEXUALITÉ MASCULINE

La police s'est toujours doutée qu'il y avait un mobile sexuel au meurtre de James Bulger. Autour du corps, retrouvé à moitié nu, étaient éparpillées de nombreuses piles électriques. Bien qu'il soit difficile de reconstituer précisément l'ordre des faits, « *la police estime que les vêtements de Jon ont été ôtés avant que ne survienne le décès* ». Robert et Jon « *ont déshabillé James et ont manipulé son pénis et son prépuce* ». [63]

Dans son analyse de l'affaire, Gitta Sereny fait allusion au fait que des piles ont peut-être été introduites dans l'anus de James. Jon a déclaré à son père qu'ils « *avaient placé des piles dans la bouche du bébé* », ce qui expliquerait les « *terribles blessures à la bouche décrites par le médecin* ».

Je ne crois pas que l'on puisse interpréter correctement aucun des faits odieux cités ci-dessus sans les rapprocher de gestes de violences sexuelles de genre. Dans un contexte social émasculant, ce désir intense de devenir des hommes les a poussés à commettre ces actes de violence sexuelle.

Quand, dans une société, il est dit que les garçons et les hommes doivent exercer le pouvoir social, les garçons jeunes ou faibles redoutent leur fragilité et leur ressemblance avec les filles. Ils ont honte de leurs corps frêles et chétifs, et ils redoutent que des garçons plus âgés se moquent d'eux parce qu'ils sucent leur pouce, parce qu'ils pleurent facilement ou parce qu'ils ont peur du noir. Dans leurs pires cauchemars, ils sont pris de panique à l'idée de retomber dans la relation initiale de dépendance envers leur mère.

Chez ces enfants, le désir pressant d'associer à leur identité la promesse du pouvoir hétérosexuel mâle est souvent un moyen de contrer ces peurs. Avant l'âge de 16 ans, et sans tenir compte de leur orientation sexuelle, la plupart des garçons cherchent à satisfaire ce désir. Il leur tarde d'être associés à l'autorité et à la reconnaissance que procure l'identité hétérosexuelle, à la place dominante qu'elle occupe dans notre culture occidentale. Dans la pratique, cela veut dire qu'ils vont chercher à masculiniser et à hétérosexualiser leur corps d'enfant et qu'ils vont s'efforcer de convertir en expériences hétérosexuelles des expériences sensuelles ou des sensations agréables.

63 - Gitta Sereny, « Approaching the truth », *op. cit.* On trouve dans cet article les références aux aspects sexuels du meurtre.

Souvent, les garçons de 10 ans ont une approche très lâche de leur sexualité, une expérience homosexuelle pouvant faire partie intégrante d'un développement hétérosexuel. L'acte d'introduire des piles dans l'anus de James, qui relève en apparence d'un érotisme homosexuel, est pourtant à rapprocher de la volonté d'hétérosexualiser leur corps. C'est une pulsion hétérosexuelle qu'ils ont satisfait en répétant des techniques de pénétrations agressives sur un corps faible. La tentative de pénétration qu'a subie le corps de James se présente comme un prélude nécessaire* à la pénétration future du corps des filles.

Voilà pourquoi les garçons idéalisent la masculinité. On leur fait comprendre que les sensualités délicates ne sont pas suffisantes. Ils cherchent alors à transformer leur corps en un instrument de pouvoir et de domination. Ils apprennent à se définir par l'incarnation de leur force et de leur supériorité, et à projeter sur le corps de leurs victimes la faiblesse qu'ils perçoivent pourtant très bien en eux.

Il y a un lien explicite entre les actes sexuels « normaux et naturels » de garçons qui cherchent à démontrer leur virilité hétérosexuelle (par la conquête physique et la pénétration vaginale) et des manifestations d'extrême violence. Ces formes d'activité hétérosexuelle s'inscrivent dans le continuum des actes visant à renforcer le pouvoir et l'autorité des membres du clan des hommes, aux dépens des sentiments d'entraide et de solidarité. Il est vrai, cependant, qu'en dépit de ressemblances certaines, les formes les plus superlatives de violences sexuelles comportent, en degré et en intensité, des écarts qui peuvent être infiniment préjudiciables à ceux qui en réchappent.

Pour des garçons pauvres, privés de tout poids politique ou économique, le corps s'avère un moyen privilégié de revendiquer une fierté masculine bafouée. Robert et Jon étaient à tel point conscients de leur fragilité qu'ils ressentirent le besoin de se venger sur quelqu'un qui symbolisait ce monde de l'enfance dont ils voulaient définitivement se séparer.

Parce qu'ils se sentaient humiliés par leurs angoisses et leur désespoir de garçons manqués et, peut-être aussi, par leurs désirs refoulés de se faire dorloter, ils jugèrent utile de mimer un fantasme de domination sexuelle susceptible de leur conférer activement le statut de super-hommes. Dans l'image qu'ils se faisaient d'eux-mêmes, ils avaient acquis davantage de pouvoir. Au fur et à mesure que James devenait plus faible et plus efféminé, ils se sentaient devenir des hommes, répondant aux images sur-idéalisées de supers héros comme Rambo. Peut-être ont-ils eu un moment l'impression qu'ils étaient désormais à même de fixer, entre leur féminité et leur masculinité, des limites capables de les protéger de leurs sentiments de vulnérabilité ?

* - Ni ce prélude, ni la pénétration ne sont « nécessaires » à la « pénétration future des corps des filles », elle-même non *nécessaire*…

Cela n'explique pas pourquoi le besoin compulsif de transposer dans la réalité un fantasme de domination sexuelle n'a pas eu les mêmes conséquences chez leurs frères, élevés dans des circonstances semblables. Qu'y avait-il de si unique dans les parcours individuels de Jon et Robert ?

Bien qu'il manque des preuves solides à ce sujet, il est vraisemblable qu'au moins l'un des deux garçons ait été victime de violences sexuelles. Il y a les blessures graves que portait James à la bouche ; les piles ; les rumeurs, colportées par les quotidiens, sur des tortures et de mauvais traitements infligés à des animaux ; l'angoisse manifestée par chacun des garçons lorsqu'ils étaient interrogés à ce sujet. Indice le plus révélateur, il y a la précocité que Robert montra, malgré lui, sur les questions sexuelles. La police l'interrogeait sur les « traces sales » qu'il portait au visage en quittant la voie de chemin de fer. Blake Morrison rapporte l'incident de la manière suivante : « *Robert répondit,* « Qu'est-ce que vous voulez dire, par « *traces sales* » ?... Comme des traces de sexe ? » *Cette interprétation du mot* « sale » *serait bien surprenante chez un enfant de 10 ans qui n'aurait pas été confronté, d'une manière ou d'une autre, à une activité sexuelle quelconque*. » [64]

Voilà qui laisse des questions sans réponses : Robert a-t-il mis en œuvre ce fantasme de domination sexuelle après avoir été lui-même victime d'abus sexuels ? A-t-il été témoin d'abus perpétrés sur d'autres jeunes enfants ? On ne peut être sûr de rien, sauf qu'il semble peu plausible que deux garçons aient eu envie de convertir dans la réalité ce genre de fantasmes sans avoir subi au préalable de profondes perturbations physiques et psychiques, comme des abus sexuels.

64 - Blake Morrison, *op. cit.*

TUER L'ENFANT EN SOI, JOUER AVEC LA VIE DES AUTRES

« ...la haine qu'ils ressentaient envers leur vulnérabilité et leur puérilité était devenue si forte qu'ils essayèrent de s'en débarrasser par l'intermédiaire du corps d'un autre. »

Suzanne Moore [65]

« Ils avaient déjà tellement souffert, on les avait tellement frappés, maltraités et négligés qu'ils voulurent finalement se convaincre qu'ils étaient devenus durs et insensibles – un peu comme Arnold Schwarzenegger dans Terminator, *lorsqu'il terrorise une fille. Sous la chair molle d'un être humain d'apparence normal, se cache en fait un métal indestructible. »*

Guardian, 25 novembre 1993

Robert et Jon étaient très attirés par une identité masculine qui leur permettrait de se sentir durs comme « un métal indestructible ». Quand on se transforme en homme d'acier, on ne peut plus être un objet de moqueries ou de brimades. On est débarrassé de l'envie de pleurnicher, de sucer son pouce ou de se blottir dans les bras de sa mère.

En commettant ce meurtre, les deux garçons se débarrassaient de l'enfant pleurnicheur en eux. Sans doute avaient-ils profondément honte de ressentir ce besoin d'attentions et de tendresses qu'un bébé peut assumer en toute impunité. Face à l'intensité de leur besoin d'affection, ils se sentaient coupables et effarés. Il leur fallait absolument s'en défaire. Assassiner James Bulger, c'était anéantir le bébé en eux.

Ce n'était pas la première fois qu'ils reportaient leur humiliation sur des garçons plus jeunes. Robert avait assuré sur ses plus jeunes frères la reproduction de la « hiérarchie des brimades » masculines qui sévissait dans sa famille. Un après-midi de vagabondage, après avoir frappé son plus jeune frère, il l'avait abandonné, en pleurs, à proximité du canal Leeds-Liverpool. Jon, frappé et humilié, avait à son

65 - Suzanne Moore, « Beyond good and evil », in *Guardian*, 26 novembre 1993.

tour frappé des garçons plus jeunes. Quelle exaltation nouvelle ont-ils ressenti en se plaçant dans une position de toute puissance sur la vie et les choix d'une autre personne ? En kidnappant un bébé égaré, ont-ils eu un avant-goût de la réalisation de ce fantasme de puissance ?

Les effroyables violences subies par James leur ont permis de se forger une image plus valorisante d'eux-mêmes. Le front de James Bulger était couvert de blessures et d'écorchures. Ils ont tenté de le noyer dans le canal. Ils l'ont frappé tout au long du trajet jusqu'à la voie ferrée. Ils l'ont lancé en l'air de toutes leurs forces en le laissant retomber sur la chaussée. Ils l'ont visé avec des briques, et frappé à la tête à l'aide d'un morceau de métal. Ce pouvoir de vie et de mort sur autrui leur fit entrevoir une nouvelle vision de leur corps frêle. Par le truchement d'une violence et d'une brutalité effroyables, ils se sont sentis à même d'intimider plutôt que d'être victimes.

La peur d'être en permanence infantilisés par les structures de régulation sociale les poussa à chercher à modifier la donne de leurs existences. Comment s'arracher à une autorité adulte qui ne faisait que les surveiller et les contrôler ? Leurs actes s'expliquent comme un effort pour acquérir, dans une structure oppositionnelle, une place qui transformerait leur position d'objet en position de sujet.

Mais comment expliquer la barbarie du meurtre ? D'après moi, elle provient essentiellement de l'intensité de la haine qu'ils ressentaient pour la part de l'enfant en eux. Il se peut aussi qu'elle soit la conséquence du fossé qui a séparé leurs attentes fantasmatiques de la décevante réalité du trajet jusqu'à la voie ferrée. Les jeux vidéos et la propagande virile ont un effet de désensibilisation chez les garçons. Dans *Rambo*, les adversaires de Stallone s'abattent comme des mouches, et ils ne se relèvent jamais. Dans la réalité, James ne restait pas au sol, il essayait sans cesse de se relever. C'est sans doute dans un état de panique croissante que les deux garçons ont découvert à quel point il est difficile d'attenter aux jours d'un être humain, dans la vie réelle.

Mark Thomas a rapporté le récit fait par Jon. « [Jon] *a décrit James hurlant et s'effondrant sous leurs assauts impitoyables, mais n'arrêtant pas de se relever. Robert a dit à l'enfant sans défense* : « Arrête de te relever, pauvre abruti ! » [66] Les enfants pensaient sans doute que James allait se comporter comme ils l'imaginaient, qu'il allait rester au sol une fois tombé. Une sensation de panique s'est-elle emparée d'eux lorsque leur beau rêve d'un pouvoir absolu a commencé à s'effriter ?

66 - Mark Thomas, *op. cit.*, p. 150.

Quand, de la chose à dominer, du « stupide abruti » qu'il était d'abord pour eux, James s'est tranformé en un être capable de résistance, les deux garçons furent saisis de panique. Il leur était impossible de le maintenir au sol : ils se trouvaient à nouveau confrontés à l'échec, à leur incapacité à exercer une maîtrise sur quoi que ce soit. Ce qu'ils ont ressenti à ce moment-là a dû les mener vers un état de fureur de plus en plus forte, jusqu'à ce qu'ils tentent finalement de chasser le bébé en eux, en réduisant l'autre bébé au silence. Peut-être les choses se sont-elles ainsi passées, sans aucune préméditation. L'élan destructeur qui les a poussés à expulser cette part d'eux-mêmes a dû les submerger. Le processus d'escalade dans lequel ils s'étaient progressivement engagés les a rapidement dépassés.

CONCLUSION

Plus nous essayons de comprendre et d'expliquer ce meurtre, plus la réalité nous échappe. Il faut admettre que cette affaire conservera toujours l'aspect d'un mystére insaisissable. De nombreux éléments, comme ce qui s'est passé sur la voie ferrée, restent en suspens.

Mais si nous voulons éviter des meurtres du même genre, il faut mettre en œuvre des efforts conséquents. Il faut comprendre, puis combattre, les contraintes individuelles et collectives qui, conjuguées, ont abouti à un événement aussi critique. Dans cette perspective, j'aimerais revenir à notre point de départ, aux images floues de la caméra de vidéosurveillance, qui restent un sujet d'affliction, de rage et de frustration pour tant d'entre nous.

La plupart des gens ressentent de la colère et de l'exaspération. Ils voudraient faire quelque chose. Sans doute cette inquiétude est-elle de bon aloi. Mais vu le climat populiste et autoritariste qui règne en Grande-Bretagne en ce milieu des années 90, cet intérêt est souvent détourné. Rares sont ceux qui prêtent attention aux appels complexes et contradictoires que lancent, dans leur entourage, des garçons désemparés par leurs vains efforts pour accéder à la masculinité. Et de se rallier à la rhétorique creuse et rassurante de Michael Howard, alors ministre de l'intérieur, qui a porté à quinze les huit années d'emprisonnement requises par le juge. D'autres préfèrent les solutions expéditives, qui leur permettent d'assouvir une partie de la colère et de la souffrance qu'il leur faudrait ravaler. Les voici donc disposés à signer une pétition réclamant la réclusion à perpétuité pour les deux enfants. Ce qui s'avère douloureusement ironique, c'est qu'ils abordent ce meurtre à l'aide des mêmes comportements virilistes et autoritaires qui en ont créé les conditions initiales.

Il faut dénoncer les propos tenus par les grands journaux, qui ont fait des deux garçons de véritables démons populaires. L'éditorial du *Daily Star* du 25 novembre 1993, par exemple, voit le « mal incarné » dans leurs visages. Il rabâche que « *tant qu'ils seront en vie, il ne doivent pas sortir de prison* ». Il faut aussi remettre en cause les voix de certaines autorités masculines. Ainsi de l'évêque de Worcester, qui rajoute encore à la confusion régnante en faisant remarquer que les deux « diaboliques » auteurs de ce meurtre « *ne devaient en aucun cas être comparés à d'autres garçons, et que c'était la politique du gouvernement qui avait créé les conditions d'une affaire aussi tragique* » [67].

67 - *Guardian*, 26 novembre 1993.

Contre ce genre de raisonnements, à nous de répéter, clairement et sans ambages, que les deux garçons n'étaient pas des diables. Malgré de sévères perturbations, ils ressemblaient davantage à n'importe quel garçon ordinaire issu d'une classe moyenne qu'à des monstres hors du commun. Chaque jour, sous nos yeux, des garçons subissent des dommages et des préjudices qui ont des effets destructeurs sur leurs vies. Quand un tel événement survient, nous prenons toujours l'air innocent et choqué, comme si nous n'en connaissions pas l'origine. Il vaudrait mieux analyser lucidement les processus par lesquels les identités de genre se définissent dans notre société. Plutôt que punir des garçons parce qu'ils ont trop littéralement appliqué ce que leur a inculqué une éducation basée sur la violence, il serait préférable de consacrer nos énergies à remettre en cause les processus néfastes qui président à la construction de la masculinité.

Il est facile d'observer sur les garçons les conséquences d'une éducation qui, non contente de fermer les yeux sur la violence et les abus qu'exercent les hommes sur les femmes et les enfants, les valorise même (quoique la même chose puisse être dite des violences qui s'exercent entre garçons et entre hommes). Grandir dans l'ambiance agressive d'une famille dominée par un homme ; donner des coups ; en recevoir ; subir les pressions du clan des hommes ; reporter sa peine et sa souffrance sur autrui ; s'identifier à des héros fantasmatiques hyper-virils ; apprendre à séparer ses sentiments des souffrances que l'on occasionne : voilà l'ensemble des pratiques sociales qui, quotidiennement répétées, ont formé les meurtriers de James Bulger. Notre souffrance ne doit pas nous faire oublier les écrasantes pressions subies par les jeunes garçons, qui les poussent à se montrer forts, virils et agressifs, et à chercher à exercer une emprise toujours plus forte sur leur entourage.

À nous de démonter ce mythe trompeur de l'innocence*, néfaste à notre compréhension de l'enfance, et qui nous empêche d'analyser lucidement ce que nous faisons subir à nos enfants. Nous préférons nous rassurer sur la solidité et l'infaillibilité que nous persistons à attribuer à nos univers personnels et sociaux, et nous cramponner au mythe de l'innocence de l'enfant, plutôt que nous confronter aux processus qui dissimulent la fabrication des genres. L'embarrassant, et ce qui, finalement, dans cette histoire, nous blesse, c'est que des garçons qui tuent pour devenir des hommes se comportent comme de parfaits produits de notre société.

* - Trois critiques intéressantes de ce mythe de l'innocence des enfants : Allison James et Chris Jenks, « Public perceptions of childhood criminality », in *British journal of sociology*, juin 1996, qui se base d'ailleurs sur une analyse du tapage médiatique autour du meurtre de James Bulger; et le numéro de *Cultures et conflits* sur « La violence politique des enfants », n°18, été 1995, qui oublie quand même que les enfants aussi sont sexués. Dommage ! Et pour une approche originale, Philippe Moulhérac, « Le ridicule tue», in *Petites chroniques de l'absence de temps*, Le Rabat-joie éditeur [Neyrolles, 43440 Champagnac-le-Vieux]

L'enfance n'est pas par « nature » le lieu de l'innocence parfaite. L'enfance est une construction sociale dont les identités évoluent, tout comme évoluent les conditions sociales et culturelles dans lesquelles elle s'inscrit.

Ce qui a le plus choqué les gens dans cette affaire, ce qui les a mis hors d'eux, c'est que l'idéal de pureté qu'ils attachaient à l'enfance s'est brutalement effondré. Leur colère, ils l'ont retourné contre Jon et Robert. Il est aisé de constater la malhonnêteté de la réaction qui consiste à tenir Jon et Robert pour seuls responsables.

Examiner de près la manière dont nous élevons et éduquons les garçons nous effraie. Il est temps de remettre en cause des bases consensuelles de notre société telles : « Un homme reste un homme ». Comme le rappelle si justement Beatrix Campbell : « [dans les années 90] *la question de la masculinité est sortie du débat. Dans le discours politique, le genre est devenu tabou, la masculinité le problème dont il ne faut pas parler*. » [68]

Il nous faut introduire ou ramener la question des hommes et de la masculinité, chaque fois qu'une discussion y a trait, aussi bien dans des réunions politiques que sur nos lieux de travail. Dans une société que les questions de rentabilité obsèdent, il est temps de prendre conscience des quantités de temps, d'énergie et des ressources qui sont déjà consacrées à des tâches thérapeutiques, médicales, légales, de surveillance ou d'emprisonnement. Leur objectif est de réparer les dégâts des actes de vandalisme, de violence, de vol, ou de frime commis de manière routinière par des garçons. Il est temps d'examiner de près les possibilités d'un travail pratique de prévention masculine. Dans cette perspective, voici une série non-exhaustive de suggestions concrètes*.

Mettre en place des programmes d'enseignements sur la paternité : inscrits dans des projets d'éducations communautaires, ils traiteront de la manière dont nous devons élever nos fils si nous voulons qu'ils acquièrent des limites et des repères stables ainsi qu'un certain sens de l'affection et de l'amour.

68 - Beatrix Campbell, *op. cit.*

* - Voir aussi Rus Ervin Funk, *Stopping rape : a challenge for men*, Philadelphia, New Society Publishers, 1993. Issu d'une longue pratique de prévention et de thérapie du viol auprès d'hommes, l'ouvrage recèle de nombreux éléments pratiques et concrets sur des exercices, des ateliers et des discussions à mettre en place en groupes d'hommes.

Les problèmes liés à la masculinité doivent être examinés de très près dans tous les cas de travail préventif : services sociaux, travaux d'intérêts généraux, programmes de réinsertion auprès des prisonniers, mises en liberté surveillée, travail avec les délinquants hommes dans les centres médico-sociaux, etc.

Dans les écoles, les collèges et les clubs de sport, il est urgent de mettre en place un travail critique visant à questionner la sexualité traditionnelle des garçons, le harcèlement, les violences, les coups, les insultes, les rebuffades, et en général, tout ce qui encourage ou occasionne du mépris.

La « propagande machiste », dont l'immense majorité des médias se fait l'écho, doit être impitoyablement dénoncée et remise en cause.

La création d'une assistance socio-psychologique pour les garçons pourrait favoriser l'émergence d'une conscience de genre, et permettre la remise en cause des schémas traditionnellement masculins du désir, de la conquête, de la domination et de l'ensemble des comportements qui permettent l'affirmation de la virilité héroïque par le rabaissement d'autrui.

Le problème de l'absentéisme scolaire exige d'être abordé en prenant en compte le besoin masculin d'exercer un contrôle sur un territoire. L'absentéisme doit être considéré à part entière comme un moyen par lequel s'affirme la masculinité.

Les programmes de lutte contre la violence, expérimentés depuis plus de 15 ans au Canada et aux États-Unis (et qui sont en train de se développer dans le réseau britannique des groupes qui travaillent sur les abus et la violence masculine) doivent maintenant entrer dans les programmes d'éducation, les collèges et les clubs sportifs. Des politiques et des pratiques éducatives ont déjà mis en œuvre un travail de prévention conséquent sur les mauvais traitements, dans la plupart des écoles de notre pays. Doit désormais y être intégrée une analyse qui s'axera davantage sur la conscience de genre.

Au moment où j'ai commencé la rédaction de ce texte, un tapage médiatique considérable a eu lieu à propos de « *la plus jeune personne jamais accusée de viol* » [69]. Il s'est avéré que la « personne » en question était un garçon de 12 ans. La fille qui l'a accusé l'a décrit comme suit : « *Il était brutal, il avait des gestes brusques et je n'ai pas aimé son attitude.* » Alors qu'ils jouaient dans un bac à sable, le garçon s'est tourné vers elle et lui a dit : « *Je vais te le faire.* » La fille lui a demandé ce qu'il voulait dire, il a répondu : « *Je vais te faire l'amour*. »

69 - *Daily Mail*, 23 juin 1994. Bien que le garçon ait par la suite été déchargé de l'accusation de « viol », et acquitté, je crois que mon analyse tient toujours.

Si nous voulons réagir de manière durable et conséquente à l'assassinat de James Bulger, il nous faut rattacher les comportements de Jon et Robert à tous les cas où des garçons cherchent à se comporter « comme des durs ». Bien que l'affaire James Bulger constitue, par son atrocité, une manifestation extrême de la crise de l'identité masculine, le cas n'est pas isolé. Il ne constitue pas une « anomalie » accidentelle de la nature. Comme dans le cas ci-dessus, il s'agit toujours des efforts néfastes de garçons qui cherchent à affirmer une identité masculine. C'est un contexte culturel qui les habitue à trouver « naturel » qu'une relation sexuelle puisse se réduire à l'expression brutale et autoritaire d'un « *Je vais te le faire*. »

Il est grand temps de briser ce consensus et de dénoncer cette situation. Et si nous voulons éviter que la révoltante souffrance subie par James Bulger et sa famille ne se produise, encore et encore, de mille manières différentes, c'est dans le domaine social qu'il nous faut agir, maintenant.

David Jackson

Ce texte a été publié en 1995 sous le titre
Destroying the baby in themselves : why did the two boys kill James Bulger ?
par Mushroom publications & Five Leaves publications,
dont nous remercions vivement l'animateur, Ross Bradschaw.
Five Leaves publications, PO Box 81, Nottingham NG5 4ER, Grande-Bretagne

Bibliographie

1990 - *Unmasking masculinity : a critical autobiography*, London, Routledge

1995 - *Sinews of the heart. A book of men's writings* (ouvrage collectif, James Ryan ed.), Nottingham, Five Leaves publications

1996 - *Challenging macho values* (avec Jonathan Salisbury), London, Falmer Press